

A MÉSANGER UNE VIEILLE TRADITION : LES MARGUILLIERS

Gilbert CHÉRON

Sous l'Ancien Régime, les marguilliers - matricularius - gardiens des matrices ou rôle des impôts, étaient chargés par le Général de Paroisse de gérer les intérêts de la "Fabrice" (Fabrique) et responsables du recouvrement des revenus affectés à la Paroisse, tels que les fouages, la capitation, l'impôt sur les dixièmes, les vingtièmes, etc... Ils participaient aussi à l'office liturgique portant les bannières, distribuant le pain bénit...

C'est dire que leur origine est très ancienne et se perd dans la nuit des temps.

A la Révolution, les marguilliers en tant que percepteurs de certains impôts furent supprimés et leur rôle au service de l'autel ne fut rétabli dans beaucoup de paroisses que vers le milieu du XIX^{ème} siècle. De nos jours, les marguilliers n'existent plus que dans quelques diocèses et même dans ceux-ci limités à quelques paroisses.

C'est le cas à Mésanger qui a conservé cette tradition, mais en limitant leur rôle à une présence aux offices publics pour assurer la quête dominicale, mais aussi et surtout celle pratiquée à domicile une fois l'an : le Haïron. Nous y reviendrons.

De deux marguilliers sous l'Ancien Régime, leur nombre passe ici à cinq en 1846, date à laquelle ils furent rétablis, puis à quatre à dater de 1894. Le premier marguillier avait une présence plus honorifique que ses collègues : il portait en procession la belle croix d'argent et devait présenter le cierge aux fidèles pendant les offices.

LA PRÉSENTATION DU CIERGE

Il semble que cet usage était particulier à la paroisse de Mésanger. Personne n'a pu dire à quelle époque il remontait ; on peut en conclure qu'il est très ancien.

C'était une véritable préoccupation pour le premier marguillier, car il ne devait pas présenter le cierge deux fois à la même personne. Il lui fallait par contre repérer dans l'assemblée quelqu'un qu'il n'avait pu atteindre jusque là. Survivance des privilèges de l'Ancien Régime, les premiers dimanches étaient réservés aux notables de la paroisse. Le cierge était porté de la main droite, à l'aide d'une poignée de bois que l'on introduisait dans sa base. La personne à qui le cierge était présenté devait en toucher la poignée et, en contrepartie de l'honneur qui lui était fait, verser une obole.

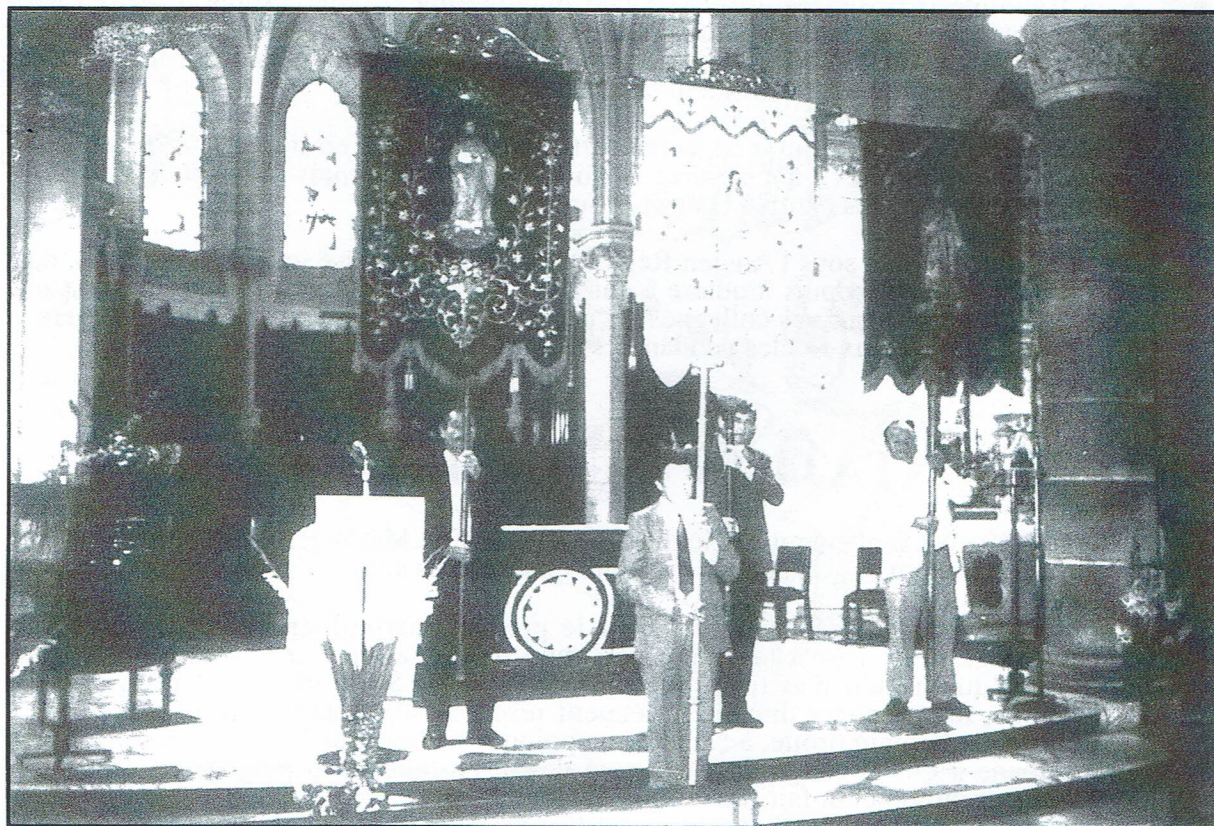
Le cierge recevait chaque année une nouvelle décoration de celui qui en avait la charge. Primitivement, cette ornementation consistait en une guirlande de fleurs artificielles qui se terminait par une petite gerbe. Les dernières années, on l'ornait seulement d'un ruban qui, l'année terminée, restait la propriété du marguillier. Il l'emportait chez lui en souvenir de son marguilliage. Le cierge faisait son apparition dans l'église, le Haïron couru, vers la fête de Saint-Sébastien le 20 Janvier, et on cessait de le présenter après la Toussaint. Le cierge fut supprimé pendant la guerre 39-45.

L'OFFRANDE DU PAIN BÉNIT

Autrefois, les premier et deuxième marguilliers étaient chargés de préparer le pain, de le faire bénir après l'Introït et de le présenter aux fidèles. Chacun prenait une bouchée dans un panier recouvert d'une housse blanche, très propre, se signait avec la bouchée et la mangeait ensuite. C'était en chaire, au prône, qu'on désignait la famille qui offrirait le pain bénit le dimanche suivant et qu'on priait pour celle qui l'avait fourni ce jour-là. Si une famille était trop pauvre pour l'offrir à elle seule, elle demandait à une autre, dans les mêmes conditions, de se joindre à elle. Les marguilliers, la messe finie, portaient à la famille désignée, la "grigne", c'est-à-dire un croûton de pain bénit, pour lui rappeler qu'ils attendaient d'elle le pain à bénir le dimanche suivant. C'était une sorte de rappel à l'ordre et ils s'entendaient entre eux sur le volume du pain à fournir et le lieu où ils le trouveraient le dimanche suivant (1).

Dans un passé très lointain, le recteur lui-même devait offrir le pain bénit sur ses ressources personnelles au premier jour de l'an. C'était là une fondation des seigneurs de Mésanger, qui, à ce titre, devaient rétribution au recteur de dix boisseaux de blé, mesure d'Ancenis (2) à prendre en leur grange sur les *"soixante quatre boisseaux qu'ils doivent lever préférentiellement pour leur droit de seigneur"*.

Le pain bénit fut supprimé en 1935.



Les marguilliers de Mésanger en 1991.

(Cliché de l'auteur, août 1991)

LA PRÉSENTATION DES QUENOUILLES

Les marguilliers ont aussi autrefois - jusqu'en 1876 - porté les quenouilles à l'église. Il y en avait alors trois paires différentes : deux blanches et bleues, deux rouges, deux noires et blanches. Trois marguilliers étaient chargés de se les procurer et de les présenter aux fidèles pendant les offices.

Celui qui portait les quenouilles blanches et bleues était le prévôt du Rosaire ou de la Vierge : le rosettier. Celui des rouges, symbole des martyrs, était le prévôt de Saint-Sébastien. Enfin celui des blanches et noires, le prévôt des Défunts. Armés de leurs deux quenouilles, ils présentaient l'une ou l'autre à celui-ci ou à celle-là. Elles étaient faites de filasse de lin finement cardé et ornées de bouquets artificiels et de jolis rubans à franges de couleurs variées. La personne qui acceptait l'honneur de la quenouille la touchait délicatement au bâton et remettait en retour une offrande au prévôt. En des temps plus lointains, le marguillier la présentait aux femmes et celles qui l'acceptaient devaient en filer une pendant la semaine et l'offrir à l'église pour le dimanche suivant. Il y avait dans un endroit de la vieille église, une planche ou étagère destinée à recevoir ces quenouilles. Ce lin était utilisé, soit pour la vente, soit pour tissage au profit de l'église. Il y avait aussi dans cette église, scellés aux murs, trois troncs correspondant aux fins de chaque prévôt et il était loisible aux paroissiens de confier leur offrande aux troncs plutôt qu'aux marguilliers. Les gens étaient alors si pauvres que donner un sou pour payer la quenouille qu'on vous avait présentée était une somme dont on ne disposait pas toujours. Ces pauvres gens se faisaient un devoir de mettre leur sou dans le tronc à un autre moment pour payer leur quenouille, comme pour acquitter une dette sacrée.

Les marguillières ne sont venues que plus tard. Ce fut en 1875 que le curé de la paroisse proposa que les quenouilles filées par les femmes soient portées par des femmes. Quand donc, cette même année le 8 Décembre on nomma les marguilliers on y ajouta le nom de trois marguillières lesquelles entrèrent en fonction le 1er Janvier 1876. En 1934, sur le refus de l'une des titulaires nommées, sa compagne ne voulut pas remplir seule le poste et ce fut la fin des quenouillères.

Depuis le début du siècle il n'y avait plus que deux marguillières et la quenouille noire et blanche avait été supprimée. Ce fut sur le refus de l'une d'elles qui n'acceptait pas d'être la marguillière des Défunts et de porter le deuil dans l'église.

Vieille coutume d'autrefois, disparue depuis le début du siècle : la tabatière. En même temps qu'ils quêtaient, les marguilliers passaient la tabatière. Comme il convient, ils ne la présentaient qu'aux hommes... Cependant, certaines femmes, connues pour priser, se la voyaient présenter également. Quand on avait déposé son offrande dans la corbeille du marguillier, celui-ci, en retour, de sa main gauche présentait la tabatière et on y cueillait une prise en guise de remerciement. Cela se passait tout naturellement... C'était un usage et personne ne songeait à s'en amuser.

Les marguilliers, jusqu'à la fin de 1935, assistaient à la grand'messe et aux vêpres tous les dimanches et fêtes d'obligation. Depuis toujours, comme ils devaient manger au bourg, ils avaient cru bon d'amener une barrique de vin dont ils se servaient pour leur repas, mais aussi pour offrir un verre aux uns ou aux autres. Cette barrique, ordinairement du vin rouge, était logée dans un des cafés du bourg, selon que les marguilliers étaient clients de l'un ou de l'autre. S'ils donnaient la "*grigne de pain bénit*" à quelqu'un, s'ils s'étaient fait aider pour porter croix et bannières en procession, ils payaient un verre. Ceux qui avaient eu l'honneur du cierge - car dans l'antique Mésanger tous ne se le voyaient pas offrir et on était choisi à cause de son rang et de sa fortune - avaient, de droit, un verre à boire à la barrique.

LA QUÊTE DU HAÏRON

Le Haïron consistait en une quête très vieille et traditionnelle, faite par les nouveaux marguilliers au début de chaque année. Le sens du mot "*Haïron*" s'est perdu avec la langue qui l'a formé, ce qui prouve que son origine remonte fort loin dans la nuit des temps (3). Le Haïron de Mésanger était autrefois assorti de curieuses coutumes.

Il se "*courait*" - pour employer une expression locale - au début de l'année, avant le 20 Janvier, fête de saint Sébastien. On profitait généralement du moment où brillait la pleine lune, ce qui permettait d'allonger les jours en ces temps d'hiver où ils sont si courts. Les marguilliers, dont le nombre a varié à travers les âges, parcouraient la paroisse, visitant chaque famille en suivant une division, un tracé séculaire qu'on appelait "*trait*". Les limites de ces "*traits*" étaient établies en tenant compte des chemins carrossables. La paroisse était ainsi partagée en quatre quartiers sensiblement égaux. Dans les temps anciens, on commençait par telle maison et on finissait par telle autre... C'était un ordre établi !

Les quêteurs se présentaient en quatre groupes composés de trois hommes ou jeunes gens. Souvenons-nous qu'avant la Révolution, les marguilliers - quasi-fonctionnaires - n'étaient que deux. Ils furent cinq jusqu'en 1894, quatre ensuite. Bien qu'à quatre, trois seulement dans la suite "*couraient le Haïron*". C'est en 1920 qu'ils partirent à quatre. Les quêteurs de "*Haïron*" étaient attendus partout, car ils apportaient avec eux la gaieté et un certain cachet folklorique.

Ils se présentaient avec une pique emmanchée au bout d'un bâton. La paroisse fournissait à chaque quêteur sa lance et quelques rubans rouges et blancs. On y ajoutait un bouquet de buis ou de laurier attaché avec d'autres rubans. Le quêteur lui-même se décorait pour avoir plus d'allure. C'est ainsi qu'il fixait une décoration à sa coiffure et épinglait sur sa poitrine un insigne de couleur. On se réjouissait de les accueillir. Quelques verres de vin de trop les rendaient parfois plus gais que de coutume. Certains ne voulaient donner d'ailleurs que si les quêteurs acceptaient un verre de vin, dont certes ils n'avaient plus guère besoin. D'autres les obligeaient à chanter la chanson du Haïron de Mésanger, vieille chanson naïve, rimée par nos aïeux et transmise du fond des âges :

A Mésanger, j'sommes trois ensemble
Qui ne manquons point tous les ans
De venir cueillir les offrandes
Qu'vous faites à Dieu tout puissant.

Donnez-nous la grasse eschinée (4)
Ou le jambon, cela est bon
Le lin en brins, filasse ou poupée
Ou l'écu d'or si vous voulez.

Celui qui reçoit vos offrandes
Il ne craint point d'être chargé
Il en rendra fidèle compte
De tout ce que vous donnerez.

Vous le verrez en luminaires
En ornements bien estoffés
Reluire autour du sanctuaire
Aux jours de grande solennité.

Le meilleur vin de votre cave
Nous désirerions bien le goûter
Et si ce bon vin nous délasse
Plus loin nous pourrons voyager.

Quand ils avaient reçu l'offrande, la pique tenue d'une main, la coiffure de l'autre, ils achevaient en guise de remerciement et d'adieu, le dernier couplet de leur chanson :

Adieu, Messieurs, pour cette année
D'vos biens nous vous remercions
Nous prions la Vierge honorée
D'vous met' sous sa protection.

Quelques farceurs ajoutaient souvent des variantes à ce dernier couplet, variantes dont était banni tout sujet religieux.

Le vieil "*Haïron*" était très populaire, mais la visite à domicile n'en était que le premier acte. La vente du butin, le dimanche suivant en renouvelait la gaieté. Avant la révolution, la saint Sébastien était ici fête chômée et les offices, le 20 Janvier, se célébraient comme le dimanche (5). Plus loin dans le passé, une fête profane s'ajoutait à la fête religieuse et des réjouissances y étaient données sous la présidence du seigneur du pays. La fête du "*Haïron*" avait lieu ce jour-là. Vers 1875, on laissa tomber la solennité sur semaine, sans doute plus guère suivie à cette époque et la vente du "*Haïron*" fut reportée au dimanche suivant. Cette vente du "*Haïron*" attirait beaucoup de monde de la paroisse et même de paroisses voisines.

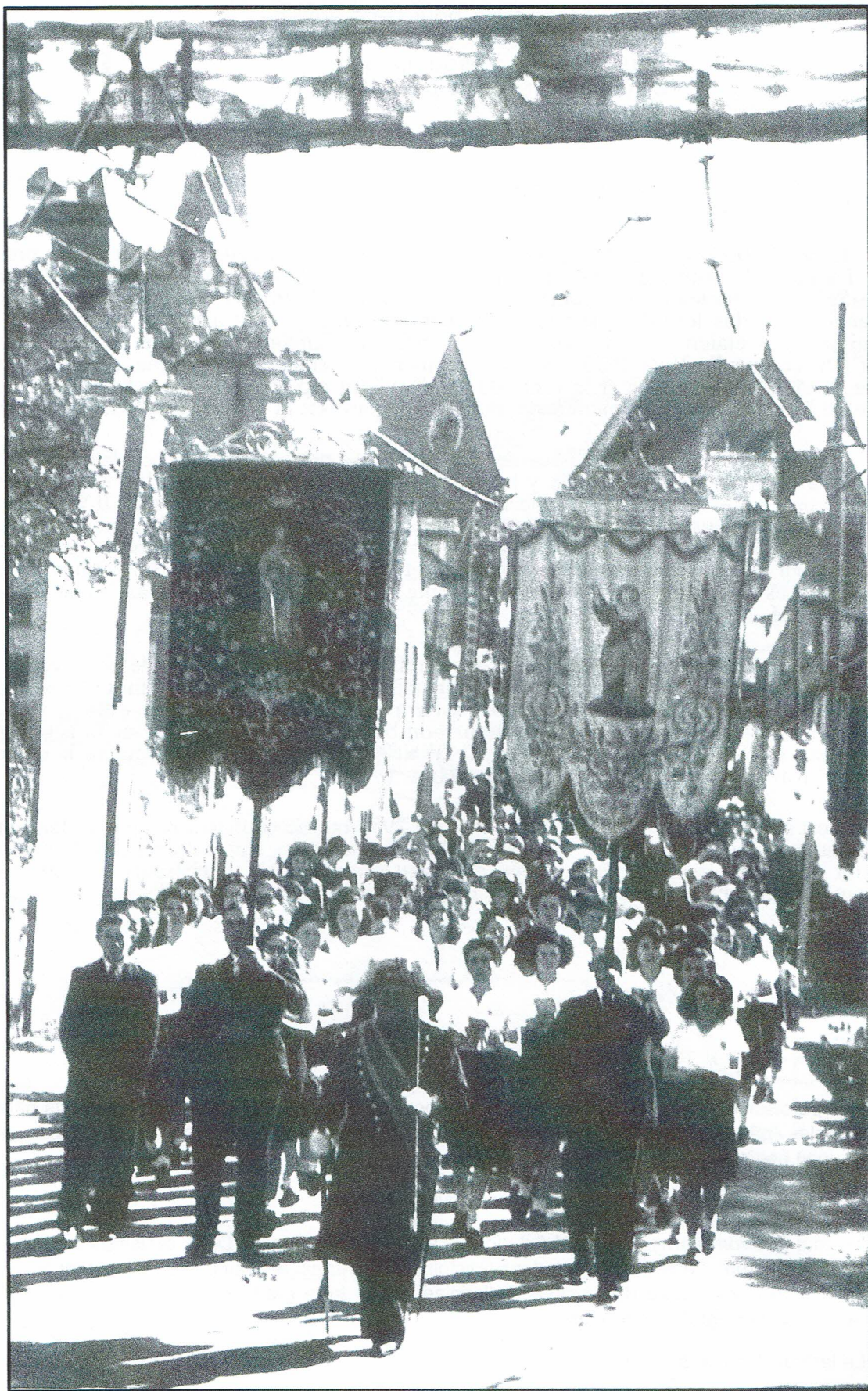
Un podium était dressé à l'issue de la grand-messe près de l'église. Les denrées que l'on y proposait étaient en nombre. On y trouvait du blé et des céréales, du lin, des paniers de pommes ou de poires, quelques vanneries et d'autres objets utiles au ménage. Il y avait aussi quelques paquets surprises, des souris dans une boîte de farine, des rats crevés ou d'autres saletés dans de jolis paquets enrubannés, des bouteilles remplies d'autre chose que du vin... Les acheteurs attrapés en riaient les premiers et tout se déroulait dans une atmosphère de kermesse. Les marguilliers procédaient à la vente à la criée et la foule suivait les surenchères avec curiosité.

Mais des abus se glissèrent dans l'ancestrale coutume. Les profits de cette vente, qui devaient favoriser le culte de l'église, prirent une fausse direction. Certaines années ils ne rapportaient rien à la paroisse. Parfois même elle dut supporter des dettes. Car des marguilliers avec leurs quêteurs faisaient bombance le soir de la fête et la réunion se prolongeait souvent fort tard dans la nuit. Il fallait que cessent ces désordres, car la quête du "*Haïron*" n'avait plus alors aucun sens, aucun but.

C'est ce que comprirent les marguilliers de 1935 qui ne voulaient pas passer leur temps pour d'autre profit que celui de l'église. Ils coururent seuls le "*Haïron*", vendant le blé qu'ils avaient quêté et versant l'argent qu'on leur avait remis. Leurs successeurs les ont imités, courant le vieux et traditionnel "*Haïron*", survivance d'un lointain passé.■

NOTES

- (1) - Les paroissiens qui avaient une certaine aisance offraient, en place de pain, des petits gâteaux appelés "*pâquerettes*" qu'ils achetaient chez le boulanger. Les riches payaient du gâteau, qu'on coupait également en bouchées.
- (2) - Le boisseau, mesure d'Ancenis, contenait environ 11 litres.
- (3) - Le mot "*Haïron*" serait-il une déformation locale de l'Aguillaneuf ? Dans certaines paroisses on disait "*Aguiron*". Le R.P. Gasnier, dans l'Histoire de Vârades, écrivait que ce vieux mot que l'on a défiguré à plaisir, faute d'en connaître l'origine, est le frère gaulois de l'espagnol aguinaldo ou aguinaldo qui signifie : étrennes.
- (4) - Le lard de l'échine du porc.
- (5) - Le culte de saint Sébastien était autrefois très en honneur dans la paroisse de Mésanger. Saint Sébastien avait sa Confrérie, sa chapelle, son autel, son marguillier et sa foire.



Procession à Mésanger en 1945 (Cliché Garreau, 1945)